

## NOTE COMPLÉMENTAIRE

31. Borgen a comparé l'usage qui est fait de ce texte de l'Ancien Testament (« il leur donna à manger un pain qui venait du ciel ») en Jean 6 à des usages analogues de l'Ancien Testament dans diverses sources juives. Pour lui, ce chapitre reflète un modèle homilétique très répandu, qui est présent dans pratiquement tout le chapitre, ce qui milite donc en faveur de son unité. Plusieurs aspects de son raisonnement sont convaincants, même si le présent commentaire n'en mentionne que quelques points. Borgen est cependant moins convaincant quand il suggère que Jean employait des méthodes inspirées du « midrash » (qui consiste à commenter un texte de l'Ancien Testament) afin de contrer le docétisme, hérésie bien en place au II<sup>e</sup> siècle, qui niait la pleine humanité du Christ. Le Christ, selon cette pensée, avait seulement *semblé* devenir homme. Voir introduction, § II, III, VI<sup>1</sup>. La discussion de Borgen et de ceux qui l'ont suivi n'insiste pas suffisamment sur la position de révélateur que Jésus adopte dans ce chapitre, contrairement à tous les maîtres habituellement mentionnés dans les parallèles juifs.

*c. Jésus, le pain de vie (6.35-48)*

35. Puisque ses adversaires n'ont pas compris sa déclaration sur le pain qui vient de Dieu (v. 34-35), Jésus s'exprime maintenant plus explicitement : *C'est moi qui suis le pain qui donne la vie*<sup>2</sup>, parole répétée à la fin de cette section (v. 48). La plupart des versets intermédiaires ne sont qu'un développement de ce thème et de ses conséquences, présenté d'une manière qui est pour l'essentiel indépendante de la métaphore du pain<sup>3</sup>. Le verset en question ne précise pas seulement que Jésus est le

1. MARTYN, *History and Theology in the Fourth Gospel*, p. 122-128.

2. Le génitif *tês zôês* (« de vie ») constitue ce qu'il est convenu d'appeler un génitif verbal (voir Henri WATERMAN, « The Greek "Verbal Genitive" », dans Gerald F. HAWTHORNE, sous dir., *Current Issues in Biblical and Patristic Interpretation*, Grand Rapids, Eerdmans, 1975, p. 289-293).

3. Pour l'étude récente la plus pertinente de cette métaphore, voir Janet Martin SOSKICE, *Metaphor and Religious Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.

pain de la vie, mais il dissipe également un autre malentendu de ses adversaires. En disant : « donne-nous *toujours* de ce pain-là » (v. 34), ils suggèrent que le pain du ciel doit être constamment renouvelé. Jésus corrige en affirmant : *Celui qui vient à moi n'aura plus jamais faim*. L'idée est assez proche de celle de 13.9-10 : celui que Jésus a déjà lavé n'a plus besoin de prendre un bain, il lui suffit simplement de se laver les pieds. Ainsi, l'individu affamé et assoiffé qui vient à Jésus voit sa faim calmée et sa soif étanchée. Cela ne signifie nullement qu'il n'a plus besoin de vivre dans une dépendance constante de Jésus pour être constamment nourri par lui; cette parole signifie en fait qu'il ne connaît plus ce vide profond que sa rencontre initiale avec Jésus a comblé. Le rassasiement ultime n'interviendra que lorsque ceux qui auront « lavé et blanchi leurs tuniques dans le sang de l'Agneau » se tiendront « devant le trône de Dieu ». Alors, « ils ne connaîtront plus ni la faim, ni la soif » (Ap 7.14-16). Ajoutons encore quatre éléments :

(1) L'image de la « soif » complète celle de la « faim », annonçant les v. 53ss En d'autres termes, le langage très imagé des v. 53ss n'est pas aussi éloigné du reste du discours que certains l'ont prétendu. Voir notes sur 6.49ss; 7.37-39.

(2) La nature foncièrement symbolique du « pain de la vie » et des expressions qui s'y rattachent dans ce discours se révèle dans le mélange d'éléments métaphoriques et non métaphoriques. Jésus est le pain de vie, mais c'est celui qui *vient* à lui qui n'aura plus jamais faim, et non celui qui le *mange*; de même, c'est la personne qui *croit en* lui qui n'aura plus jamais soif<sup>1</sup>, et non celle qui le boit. Aussi, à partir du moment où le langage devient plus rigoureusement métaphorique, aux v. 49ss, et qu'il est question de manger la chair de Jésus et de boire son sang, la signification de la métaphore est déjà acquise. Voir notes d'introduction à 6.22ss, *supra*.

---

1. À propos de la différence sémantique entre *n'aura plus jamais faim* (ou *mè peinasè*, subjonctif aoriste) et *n'aura plus jamais soif* (ou *mè dipsèsei pòpote*, indicatif futur), voir PORTER, *Verbal Aspect in the Greek of the New Testament*, p. 416. Contre tous ceux qui prétendent qu'il n'y a pas de différence de signification, Porter insiste à juste titre sur le fait que la deuxième proposition met en valeur l'attente; au risque de sur-traduction, on pourrait dire : « peut s'attendre à ne plus être assoiffé ». L'adverbe *pòpote* renforce cette idée; la foi élimine tout sentiment de manque.

(3) L'expression *c'est moi qui suis le pain de vie* est la première de sept affirmations semblables, chacune introduite par *egô eimi* (« je suis »), suivi d'un attribut. Les six autres (avec quelques variations mineures) sont : je suis la lumière du monde (8.12), la porte (10.7, 9), le bon berger (10.11, 14), la résurrection et la vie (11.25), le chemin, la vérité et la vie (14.6), le vrai cep (15.1, 5). Deux autres expressions en « je suis » suivi d'un attribut ont une structure assez différente en grec (8.18, 23). Cette forme précise est particulière au quatrième évangile mais, comme le fait remarquer Barrett, les auteurs des évangiles synoptiques ont d'autres formes de déclarations en « je » et les paraboles qu'ils rapportent contiennent une bonne partie de la substance des déclarations en « je suis » de l'évangile de Jean<sup>1</sup>. Ajoutons que Jean contient aussi un certain nombre de *egô eimi* (« je suis ») sans attribut : voir notes sur 6.20; 8.24, 28, 58; 18.6<sup>2</sup>.

(4) L'arrière-plan vétérotestamentaire du parallélisme de ce verset est peut-être à chercher en Ésaïe 55.1 (en ce qui concerne le salut eschatologique apporté par la parole de Dieu) et en Proverbes 8.5 (où il est question de la sagesse personnifiée). Les auteurs modernes citent fréquemment *Siracide* 24.21 où la Sagesse déclare : « Ceux qui me mangent auront encore faim et ceux qui me boivent auront encore soif » (TOB). Si Jean pense vraiment à ces textes, ce qu'il écrit contraste fortement. À cause de Proverbes 8.5 et de *Siracide* 24.21, de nombreux commentateurs estiment qu'une bonne partie de Jean 6 est de nature sapientiale, présentant Jésus comme la Sagesse incarnée, la Sagesse par excellence. Le rapprochement avec Ésaïe 55.1 semble plus vraisemblable, non seulement parce qu'Ésaïe est le livre de l'Ancien Testament le plus souvent cité dans le quatrième évangile, mais aussi parce que le chapitre 55 aborde explicitement la venue du salut eschatologique, l'établissement d'une alliance nouvelle et éternelle, dans le contexte de la parole qui sort de la bouche de Dieu (voir 1.1). Par ailleurs, la Sagesse de *Siracide* 24.21 est immédiatement identifiée à la Torah (24.23); et certains cercles juifs estimaient aussi que la Sagesse des Proverbes désignait la Torah, comme nous l'avons déjà signalé à propos du v. 32. L'interprétation sapientiale de Jean 6 est davantage

1. BARRETT, *The Gospel according to St John*, p. 292.

2. Voir D.A. CARSON, *EDT*, p. 541-542; introduction, § III, 3

accessoire qu'erronée. L'approche de Jean est fondamentalement christologique; dans la mesure où ces déclarations christologiques évoquent des aspects de la religion de l'ancienne alliance, les rapprochements sont ceux qui existent entre la prophétie et l'accomplissement, dans le sens de la typologie.

36. Jésus avait déjà reproché aux habitants de Jérusalem leur incrédulité (5.36-38); ici, il adresse les mêmes reproches à ses concitoyens galiléens (voir v. 26). Dans un sens, il pouvait vraiment leur dire : *Vous m'avez vu* (le pronom réfléchi « me », omis par la BS, doit vraisemblablement être ajouté, même s'il est absent de certains manuscrits<sup>1</sup>). Mais ils n'avaient vu qu'un homme revêtu de pouvoirs surnaturels, un roi puissant (6.14-15), et non le Fils de Dieu qui exprime parfaitement les paroles du Père et accomplit parfaitement ses œuvres (5.19ss); ils n'avaient vu que le pain et le pouvoir, et non ce qu'ils signifiaient. Cette foule avait vu le « révélateur » divin à l'œuvre, mais seule leur curiosité, leurs appétits et leurs ambitions politiques avaient été éveillés, et non leur foi.

37. Si certains sont capables de voir Jésus et ses signes miraculeux sans venir à la foi, ne faut-il pas en déduire que sa mission avait été un relatif échec? La question revient au chapitre 12 où elle est traitée plus à fond. Le verset présent y apporte déjà une réponse : en dépit du grand nombre de gens qui ne croient pas, il ne faut pas penser que les desseins rédempteurs de Dieu sont mis en échec. L'assurance de Jésus ne repose pas sur le nombre de bien-pensants qui répondront favorablement. Loin de là : elle se fonde sur le fait que son Père accomplira ses desseins de salut : *Tous ceux que le Père me donne viendront à moi*. Sa confiance en la réussite de sa mission est liée à la prédestination.

La deuxième partie de ce verset est souvent mal comprise. Il s'agit d'une litote, figure de style qui consiste à affirmer une chose en niant son contraire. Ainsi, l'expression : « je suis citoyen d'une ville qui n'est pas insignifiante » correspond à : « je suis citoyen d'une ville relativement importante ». Quand Jésus déclare : *je ne repousserai pas celui qui vient à moi*, l'affirmation qu'il exprime sous cette forme est souvent comprise comme : « j'accueillerai certainement celui qui vient à moi ». La deuxième partie du verset adoucit alors quelque peu la note de pré-

---

1. Voir CARSON, *Divine Sovereignty and Human Responsibility*, p. 249, n. 34.

destination de la première. En réalité, l'affirmation exprimée par cette litote est quelque peu différente : « je garderai certainement, je préserverai celui qui vient à moi ». La logique du verset est la suivante : Tout ce (neutre singulier pour désigner collectivement les élus) que le Père donne à Jésus, comme un don fait à son Fils, viendra certainement à lui; Jésus s'engage à garder et à préserver quiconque viendra (parce que donné au Fils par le Père). La deuxième partie du verset passe du collectif à l'individu, de la venue effective (parce que faisant partie du don) à la préservation. Le verbe *ekballô*, « repousser » ou « mettre dehors », suggère cette interprétation. Dans presque toutes ses occurrences parallèles, ce qui est « repoussé » ou « mis dehors » est d'abord supposé « dedans ». « Je ne mettrai pas dehors » signifie donc : « je garderai certainement ». Cette interprétation, fortement suggérée par le verbe, est *exigée* par le contexte, à savoir les trois versets qui suivent<sup>1</sup>.

38-40. La conjonction *car* (*hoti*) introduit la raison *pour laquelle* Jésus préservera parfaitement tous ceux que le Père lui a donnés. Voici le cœur de sa réponse : tout le but de l'incarnation, de sa venue *du ciel* n'était pas de faire sa propre volonté mais celle de son Père qui l'a envoyé (v. 38); cette volonté est justement que le Fils ne perde aucun (pas un seul individu) de ce que le Père lui a donné (v. 39, avec le même jeu de mots sur le singulier individuel et le singulier collectif qu'au v. 37). Cette préservation de chaque individu dans le collectif des élus inclut la résurrection au dernier jour. L'idée est reprise au v. 40, avec des changements mineurs et un changement important : celui que le Fils ne perd pas, qu'il ressuscitera au dernier jour, n'est plus présenté sur la base du don du Père au Fils (comme aux v. 37, 39), mais de la foi personnelle : *que tous ceux qui tournent leurs regards vers le Fils et qui croient en lui, possèdent la vie éternelle; et je le ressusciterai au dernier jour.*

Plusieurs observations éclaireront le propos.

(1) En matière de salut, la souveraineté divine est un thème majeur du quatrième évangile. De plus, la forme que prend ce thème dans ces versets, à savoir qu'il existe un groupe de gens que le Père a donnés à son Fils, que ce groupe viendra immanquablement au Fils qui le gardera, revient non seulement dans ce chapitre (v. 65) et peut-être en 10.29, mais elle est aussi au cœur même de la prière du Seigneur, au

1. Voir O. HOFIUS, *TheolBeit* 8, 1977, p. 24-29.

chapitre 17 (v. 1, 6, 9, 24)<sup>1</sup>. Le thème de la prédestination n'embarrasse pas Jean, parce que, contrairement à de nombreux philosophes et théologiens d'aujourd'hui, il ne pense pas que ce thème atténue la responsabilité humaine. Il peut donc, avec la même aisance, parler de ceux qui tournent leurs regards vers le Fils et croient en lui; ils doivent d'ailleurs le faire pour avoir la vie éternelle. Mais pour l'évangéliste, cette responsabilité dans l'exercice de la foi ne rend pas Dieu secondaire. Jean adopte avec bonheur la position que la philosophie moderne appelle « compatibiliste ».

(2) L'obéissance au Fils (v. 38), thème extrapolé de 5.19ss, est sous-jacente à la certitude que ceux que le Père a donnés au Fils seront préservés jusqu'à la fin et qu'ils ressusciteront au dernier jour. Autrement dit, si l'un d'entre eux n'atteignait pas ce but, ce serait à la honte éternelle du Fils; cela signifierait en effet soit qu'il était incapable de faire ce que le Père lui demandait, soit qu'il lui a ostensiblement désobéi. Les deux explications sont impensables, non qu'il n'ait jamais connu la tentation de la désobéissance, mais parce qu'il était impensable qu'il succombe à cette tentation, aussi forte soit elle. Le quatrième évangile ne mentionne pas l'angoisse du jardin de Gethsémani (voir Mt 26.36-46; voir cependant notes sur 12.27-28), ni la résolution de Jésus : « non pas comme moi je le veux, mais comme toi tu le veux »; mais toute la christologie de cet évangile exprime cette même résolution.

(3) En premier lieu, ceux que le Père a donnés au Fils sont les disciples présents. De ce point de vue, on peut voir un accomplissement initial du devoir du Fils en 17.11-12, où Jésus affirme les avoir gardés pendant qu'il était avec eux et demande à son Père de se charger désormais de cette tâche, compte tenu du départ imminent du Fils. Ce n'est toutefois pas la fin de la mission du Fils; ce n'est qu'un accomplissement initial. Il doit encore les ressusciter au dernier jour. De plus, il est évident, surtout dans les chapitres 10 et 17, que le Père a donné à Jésus d'autres disciples que les premiers. Ces autres brebis (chap. 10) doivent également venir; ce sont tous ceux qui croiront au message des premiers disciples. Le Fils s'engage à les ressusciter tous au dernier jour. Il n'en perd aucun.

---

1. Voir CARSON, *Divine Sovereignty and Human Responsibility*, p. 186s.

(4) Judas l'Ischariot est l'unique exception. Il n'en est pourtant pas une à proprement parler. Le pouvoir de préservation du Fils n'a pas été pris en défaut dans son cas; Judas était le fils de perdition dès le commencement (voir notes sur 17.12). Jésus l'a *choisi* pour être l'un des Douze, tout en sachant depuis le début qu'il était « un diable » (voir notes sur 6.70-71).

(5) La présence d'une eschatologie futuriste, marquée par de claires références à la résurrection finale (v. 39, 40, 44, 54), n'est absolument pas déplacée (voir notes d'introduction aux v. 22ss, *supra*). Mais elle est l'aboutissement de la vie éternelle (v. 40) accordée à « tous ceux qui tournent leurs regards vers le Fils et qui croient en lui ». Cette vie éternelle est davantage qu'une existence sans fin : c'est avant tout le passage de la condamnation à l'acceptation, de la mort à la vie (5.24), et un avant-goût du festin complet qui accompagnera la vie de résurrection (voir 5.28-29).

(6) Le verbe « voir » (v. 40) est la traduction de *theôreô*. En grec ancien, ce verbe était fréquemment utilisé pour désigner une façon particulièrement perspicace et clairvoyante de regarder. Chez Jean, cet usage ne convient pas. Il est certes ici question d'une perception particulière, mais c'est surtout parce que le contexte et la proposition qui suit, à savoir « et qui croient en lui », précisent le sens.

(7) Toute cette explication fait partie du discours du pain de vie. Ces versets n'expliquent pas seulement pourquoi certains croient et d'autres non, mais ils culminent dans la promesse de la vie éternelle, la vie de résurrection, révélant ainsi en catégories non métaphoriques le type de vie que le « pain de Dieu » donne (v. 33, 35).

41-42. Les « Juifs » (voir notes sur 1.19) qui murmurent sont soit les membres de la synagogue de Capernaüm (voir v. 59), soit ses chefs. Leurs murmures montrent qu'ils sont animés du même esprit que leurs pères dans le désert, qui avaient murmuré avant le don de la manne (Ex 16.2, 8-9) et après (Nb 11.4ss). Les « Juifs » de Jérusalem avaient été outrés parce qu'ils avaient bien compris que par ses paroles, Jésus se faisait l'égal du Père; les Juifs de Galilée le sont parce qu'ils pensent avoir affaire à un compatriote et prennent ombrage de ses propos. Ce n'est pas tant son affirmation d'être le pain qui les choque que celle d'être le pain *du ciel*, d'être *descendu du ciel*. Comment était-ce possible, puisque sa famille s'était établie à Capernaüm et qu'il était connu dans cette ville

(voir notes sur 2.12)? Des interrogations semblables se sont manifestées à Nazareth (Mc 6.2-3; Lc 4.22).

Leur façon de parler ne signifie pas nécessairement que Joseph était encore en vie. Le raisonnement de la foule est plus simple. Les gens disent en somme : « Nous savons qui sont les parents de Jésus. De quel droit revendique-t-il une origine plus noble, voire divine? » La façon dont Jean rapporte leur question est ironique<sup>1</sup>. Ces Galiléens pensent tout savoir de la filiation de Jésus, mais ignorent non seulement sa conception virginale mais également sa véritable identité. Jésus déclare à plusieurs reprises que ses adversaires ne connaissent pas du tout son Père (céleste) (4.22; 8.19, 55; 15.21; 16.3; 17.25). La suite révélera que Jésus connaît bien mieux leur « père » (8.42ss) qu'eux le sien! Contrairement aux lecteurs de l'évangile, ils ne connaissent pas le prologue qui dit que la Parole éternelle s'est faite chair (1.14).

43-44. Les murmures sont non seulement offensants, mais également dangereux. Ils présupposent en effet qu'on peut discerner la révélation divine par le débat, et détournent ainsi l'attention de la grâce de Dieu. « Aussi longtemps qu'un homme demeure, et se contente de demeurer, confiant en ses propres capacités d'évaluation de l'expérience et de sa signification sans aide divine, il ne peut pas "venir" au Seigneur et ne peut pas "croire"; seul le Père peut lui faire franchir ce pas aux conséquences incalculables et définitives<sup>2</sup>. »

La pensée du v. 44 est la contrepartie négative du v. 37a. Selon ce dernier, tous ceux que le Père donne au Fils viendront à lui; au v. 44, il est dit que personne ne peut venir au Fils si le Père ne l'attire (voir Mc 10.23ss). Mais c'est toujours Jésus qui ressuscitera cette personne au dernier jour. Le rapprochement des v. 37a et 44 prouve que l'activité du Père, qui consiste à « attirer » ne peut se réduire à ce que les théologiens appellent parfois la « grâce prévenante » accordée à chaque individu. En effet, le Père attire de façon sélective, autrement la note négative du v. 44 perd tout son sens. De nombreux efforts ont été déployés pour tenter d'atténuer la vigueur de cette affirmation, en faisant référence à 12.32 où figure le même verbe « attirer » (*helkuô*) : Jésus y affirme qu'il attirera « tous les hommes » à lui. Le contexte montre cependant que

1. Voir DUKE, *Irony in the Fourth Gospel*, p. 64-65.

2. LIGHTFOOT, *St John's Gospel*, p. 160-161.



12.32 vise « tous les hommes sans distinction » (c.-à-d. pas seulement les Juifs) plutôt que « tous les hommes sans exception ». Malgré la forte note de prédestination qui imprègne ce passage, il faut souligner avec la même force que Jean insiste sur la responsabilité des personnes : c'est à chacun de venir à Jésus; il reprend même sévèrement ses auditeurs parce qu'ils refusent de le faire (p. ex. 5.40).

45. Jésus entreprend alors d'expliquer de quelle manière le Père attire (v. 44). Lorsqu'il suscite la foi, ce n'est pas par la contrainte brutale du violeur mais par la tendresse merveilleuse de l'amant. En d'autres termes, c'est par une perception, un enseignement, une illumination implantés dans l'individu, en accomplissement de la promesse vétértestamentaire : *Dieu les instruira tous*. Il s'agit d'une paraphrase d'Ésaïe 54.13, adressée à la ville de Jérusalem que le prophète voit d'avance restaurée : « Tous tes enfants seront instruits par l'Éternel et la paix de tes fils sera très grande. » Jean en fait une application typologique : dans le Nouveau Testament, la communauté messianique et la venue du règne salvateur de Dieu sont l'accomplissement typologique du relèvement de Jérusalem après l'exil babylonien.

Cette nécessaire illumination intérieure est d'ailleurs une constante dans les deux Testaments. Jérémie annonce une nouvelle alliance dans laquelle Dieu mettra sa loi au plus profond de son peuple et la gravera dans le cœur de celui-ci (Jr 31.31-34). En Ézéchiel, Dieu promet un cœur nouveau et un esprit nouveau (Éz 36.24-26). Le prophète Joël entrevoit le temps où Dieu répandra son Esprit non seulement sur les Juifs, mais également sur tous les peuples (3.1ss). Dans le quatrième évangile, le langage de la nouvelle naissance de Jean 3 annonce la réalisation de ces événements (voir notes sur 3.5). Dans son discours d'adieu, Jésus promet la venue du Saint-Esprit, qui exercera un ministère d'*enseignement* (14.26-27; 16.12-15). C'est l'équivalent de « l'onction de celui qui est saint » (1 Jn 2.20, 26-27, NBS). Voir également 1 Corinthiens 2.9-16; 2 Corinthiens 3.4-4.6; Hé 8.6-10.18. Même la confession de Pierre à Césarée de Philippe était inspirée par une révélation du Père (Mt 16.17 et parallèles). « Ceux qui reçoivent cette illumination divine et y répondent montrent qu'ils sont les enfants et les citoyens de la nouvelle Jérusalem en venant au Christ, comme le prophète l'avait annoncé<sup>1</sup>. »

---

1. BRUCE, *The Gospel of John*, p. 157.

46. Certains considèrent ce verset comme une parenthèse introduite par l'évangéliste puisque, à première vue, son lien avec ce qui précède est obscur. Mais une fois perçu, ce lien est fort. Il ne faudrait pas voir dans le v. 45 l'idée qu'une personne peut avoir de Dieu une connaissance directe, personnelle et mystique *indépendante de la révélation qui a été confiée à Jésus*, y compris dans le cas où, à la suite de cette expérience, la personne en question devient disciple de Jésus. Seul Jésus *a vu le Père*; personne d'autre n'a vu Dieu *sinon celui qui est venu d'auprès de Dieu* (voir 1.18; 3.13; 14.7ss). Jésus est lui-même le médiateur de cette connaissance : il est celui qui « raconte » Dieu (voir 1.18; 12.45). Même si beaucoup de gens sont incapables d'« écouter » Jésus à cause de leur défaillance morale (8.43), ou ne peuvent l'écouter que si Dieu les instruit, il est également vrai qu'ils sont enseignés par Dieu uniquement s'ils écoutent vraiment Jésus. Alors seulement, ils sont vraiment attirés à lui. Il s'agit évidemment d'un raisonnement circulaire, mais ce n'est pas un cercle vicieux.

47-48. Jésus répète la pensée de 3.15 en l'accentuant par la formule solennelle habituelle (voir notes sur 1.51). Malgré l'idée de prédestination fortement présente dans les versets précédents, ce verset contient une invitation implicite à croire, une invitation implicite contre l'incrédulité. Mais dans ce contexte, l'invitation ôte au futur disciple toute prétention, toute gloire personnelle, tout projet autre que celui qui est fixé par Jésus. Dans un contexte comme celui-ci, ceux qui croient ne doivent pas s'imaginer qu'ils font une faveur à Jésus en venant à lui ou, pire encore, en pensant savoir ce qui est le meilleur pour lui (comme en 6.14-15). Ils *doivent* croire, mais comme lui le veut et par sa grâce. Ils héritent de la *vie éternelle*, qu'ils possèdent immédiatement.

C'est donc tout cela que Jésus voulait dire par : *je suis le pain qui donne la vie* (v. 48; voir v. 35). Ces deux versets constituent « la conclusion naturelle de ce type de débat exégétique<sup>1</sup> ».

#### *d. Manger la chair du Fils de l'homme (6.49-58)*

Le reste du discours repose en grande partie sur l'usage de la métaphore. Si les adversaires de Jésus trouvent ses paroles inacceptables quand il explique sa déclaration (« je suis le pain de vie ») de façon non

1. BORGES, *LOGOS Was True Light*, p. 86.